

—Si M. d'Humbart est coupable, c'est un bien grand comédien !

—Messieurs, ajouta-t-il, ne précipitons rien. Nous avons la certitude que M. d'Humbart ne songe pas à fuir. D'ailleurs, Gardel le gardera à vue jusqu'à ce qu'une décision ait été prise. Ajournons jusqu'à demain. Le convoi est pour midi : peut-être nous révélera-t-il quelque fait important.

Gardel n'avait pas été consulté, et il n'était pas fâché de se réserver l'honneur d'une découverte.

Bientôt on le renvoya, et il ne se fit pas dire deux fois de déguerpir.

—Cherchez, cherchez, messieurs, du côté de M. d'Humbart. Moi, j'ai mon idée. Si la justice sait jamais le dernier mot de cette affaire, c'est à la Saint-Gaudens qu'elle le devra.

Gardel ajoutait tout bas, bien bas, en lui-même :

—A la Saint-Gaudens... et à moi.

VII

Le convoi de madame d'Humbart était indiqué pour midi précis.

L'affluence était énorme dans l'appartement du boulevard Malesherbes. Les membres du cercle s'y étaient rendus presque tous, autant par curiosité que par sympathie pour leur collègue.

Cette mort si soudaine cachait un mystère que tout le monde espérait découvrir ; ceux-là surtout qui avaient assisté à la discussion du cercle et qui naturellement avaient depuis deux jours commenté de cent façons la mort violente de madame d'Humbart.

Si l'espérance de saisir dans ses regards les indices d'un trouble intérieur les avait amenés, ils furent déçus.

M. d'Humbart faisait avec beaucoup de courage les tristes honneurs de la dernière heure ; mais, comme cela arrive presque toujours en pareil cas, il ne reconnaissait presque personne parmi tous ces visiteurs qui passaient devant lui et qui lui adressaient leurs condoléances.

Pendant que continuait le défilé des indifférents, il se disait :

Pourquoi Viendel n'est-il pas ici ? C'est bien extraordinaire. Il faut qu'un malheur l'ait frappé, lui aussi... Il m'a suivi pas à pas depuis huit ans ; il ne m'a pas quitté un seul jour pour ainsi dire pendant ma prospérité... Non ; Veindel ne peut pas m'abandonner au jour du malheur... Et cependant !...

Le flot des visiteurs montait toujours : M. d'Humbart soutenait énergiquement le choc ; mais son regard impatient passait par-dessus les têtes et scrutait anxieusement l'avenue.

—Et Lefrançois qui n'arrive pas, murmurait-il.

Le malheureux mari attendait avec une impatience bien naturelle M. Lefrançois, son beau-frère.

M. Lefrançois était lieutenant dans un régiment de ligne en garnison au Havre.

Excellent soldat, véritable type d'honneur et de bravoure, admirablement noté dans l'armée, M. Lefrançois aurait pu, à la rigueur, être à Paris la veille à dix heures du soir ou à minuit.

Malgré tout son désir d'arriver promptement au reçu de la fatale dépêche, M. Lefrançois n'avait pu prendre que le train du matin. Les militaires ne font pas ce qu'ils veulent, et la discipline est inflexible. Jamais on ne refuse une permission dans une circonstance grave, surtout lorsqu'il s'agit d'un deuil de famille, mais encore faut-il l'obtenir hiérarchiquement.

A midi un quart, M. Lefrançois parut enfin.

Il était en costume militaire.

Son arrivée produisit une vive impression sur les assistants ; on n'associe pas d'habitude des brillantes épaulettes avec l'expression de la douleur, et le jeune officier portait sur sa figure les traces d'une affliction profonde.

Du plus loin qu'il l'aperçut, M. d'Humbart se précipita au-devant de lui, et les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant.

Trop oppressés pour prononcer une parole et mus par un même sentiment, ils se dirigèrent vers la chambre mortuaire.

M. Lefrançois resta quelques minutes à genoux dans une extase contemplative ; puis, transfiguré par une virile résolution, il étendit la main sur le cercueil et prononça d'une voix nette et ferme ces paroles et ce serment :

—Emilie, ma sœur bien-aimée, tu as été pour moi une seconde mère, tu as fait de moi un homme. Je jure que tu seras vengée !

M. d'Humbart prenant la main de son beau-frère, la pressa énergiquement et, tous les deux, ils se retirèrent gravement.

A peine avaient-ils passé le seuil de la chambre et entraient-ils dans le boudoir, que M. Lefrançois, d'un mouvement brusque, retira sa main : il fronça les sourcils et fit un pas en arrière.

Il venait d'apercevoir une femme et de reconnaître en cette femme celle qu'on appelait la Saint-Gaudens.

Vêtue de noir, comme la veille, mais cette fois en costume de laine, sans falbalas, en grand deuil, Mme de Saint-Gaudens s'avancait vers l'officier, les bras tendus en s'écriant :

—Mon frère ! mon pauvre frère !

—Je ne vous connais pas, madame, dit M. Lefrançois, et je ne comprends pas que vous soyez ici.

Et sur ces derniers mots, il s'était tourné vers M. d'Humbart pour avoir de lui une explication.

Mme de Saint-Gaudens avait compris par le mouvement la pensée de son frère.

—Oui, dit-elle, demandez-lui pourquoi je suis ici, il pourra vous répondre.

—C'est la sœur de ma pauvre Emilie, répondit M. d'Humbart.

—Cette femme n'est plus de la famille, répliqua le lieutenant. Elle a fait mourir son père et sa mère... Elle nous a ruinés, elle a traîné notre nom et le nom de notre pays dans tous les ruisseaux.

—Pardon, mon frère. Le moment est solennel ; vous me reniez, vous me chasserez plus tard... Maintenant, par grâce, écoutez-moi....

—Non, vous dis-je.

—Oh ! vous m'écoutez ; car vous venez de prononcer sur le cadavre de notre sœur un serment que je veux vous aider à tenir. Moi aussi je veux la venger ; et c'est précisément parce que j'ai empoisonné son existence que je me suis imposé le devoir de découvrir et de châtier son meurtrier.

—Non, non, mille fois non ; je ne vous veux pas pour associée. Vous me rendriez complice de quelque infamie.

—La haine vous égare, mon frère. Mais regardez, regardez donc M. d'Humbart. Lui aussi, m'a chassée hier ; eh bien ! il tremble aujourd'hui de me voir partir. Seulement devant vous il n'ose pas me retenir.

—Allons, finissons-en, madame, s'écria M. d'Humbart,